

## Ernst Jünger : le snobisme dans la visée d'un lance-pierres

Michel Arouimi

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1375>

DOI : [10.4000/germanica.1375](https://doi.org/10.4000/germanica.1375)

ISSN : 2107-0784

### Éditeur

Université de Lille

### Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Pagination : 109-120

ISBN : 9782913857285

ISSN : 0984-2632

### Référence électronique

Michel Arouimi, « Ernst Jünger : le snobisme dans la visée d'un lance-pierres », *Germanica* [En ligne], 49 | 2011, mis en ligne le 26 mars 2012, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1375> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.1375>

---

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

---

# Ernst Jünger : le snobisme dans la visée d'un lance-pierres

Michel Arouimi

---

Dans son roman *Die Zwille* (*Le Lance-pierres*, 1973), Ernst Jünger évoque les affres d'un jeune lycéen orphelin, Clamor, arraché par le sort à son village natal au début du xx<sup>e</sup> siècle. Le jeune homme s'initie à la vie citadine dans un collège austère où ses camarades ont une manière d'être et de parler très éloignée de sa fruste authenticité de villageois contemplatif. Clamor se montre en effet attentif aux reflets, dans les apparences du visible, d'une vérité supérieure dont il pourra peut-être, si le destin le veut bien, approcher l'essence dans une quête artistique. Mais la recherche de cette vérité passe par l'épreuve des artifices de la société, qui en masquent l'éclat.

Si l'être de Clamor semble inentamé par ces artifices qu'il ressent douloureusement, sans pourtant les remettre en cause, il n'en va pas de même pour ses partenaires immédiats, dans ce collège carcéral. Le souci du paraître, le poids obsédant de modèles comportementaux, caractérisent les collégiens. La réflexion de Jünger sur ces formes répandues du snobisme a peut-être été nourrie par les écrits de Schopenhauer, fort prisé par Jünger, où le philosophe, notamment dans *L'Art d'avoir toujours raison*, stigmatise avec un génie acerbe l'incapacité de la plupart des hommes à avoir un jugement qui ne soit pas un écho de l'opinion d'autrui. Le contentement des hommes à juger selon autrui, et à rejeter celui qui penserait par lui-même, peut-il se voir comme une forme intellectuelle de snobisme ? Quoi qu'il en soit, la réflexion de Jünger dépasse l'idée du snobisme dans une vision des aspects culturels du mimétisme, et jusqu'aux modèles livresques qui influent sur la sensibilité et le vécu de certains personnages. Les collégiens ne sont pas les seuls acteurs de cette démonstration qui implique d'autres personnages, surtout des figures paternelles, parfois absentes de la scène du récit quand elles sont l'objet d'une simple évocation.

Cette thématique s'étend aux modèles artistiques, évoqués à propos du thème pictural. Cet aspect du mimétisme n'est pas indépendant du snobisme dans ce roman puisque Jünger, dans un de ses chapitres, met l'accent sur l'altération du talent pictural de certains artistes, en l'occurrence musulmans, au contact de modèles occidentaux. Les

artistes occidentaux sacrifient eux-mêmes à la fascination exercée par des stéréotypes qui éloignent en fait l'artiste de la vérité qui devrait être l'objet de sa quête.

Les aspects rayonnants de ce problème peuvent évoquer la manière dont Proust les aborde, notamment dans *Un amour de Swann*, qui semble justement avoir laissé des traces dans l'imagination de l'auteur de *Die Zwille* ou de *Eine gefährliche Begegnung* (*Une dangereuse rencontre*), roman plus tardif de Jünger<sup>1</sup>. Comme Proust, Jünger a éprouvé le danger d'une déperdition de l'être, dans une survalorisation de soi-même qui serait dépendante de codes sociaux fugitifs, dont la succession même est le signe d'une instabilité du monde, en proie à un constant besoin de rénovation. René Girard, pas seulement en lisant Proust, a tout dit de ce climat délétère dont le remède serait à chercher sur des voies quasi mystiques. Quoi qu'il en soit, l'originalité de Jünger tient d'abord au relief de la figure du père qui, dans les multiples formes qu'elle prend dans *Die Zwille*, domine sa réflexion sur le snobisme, entendu comme la volonté d'adopter un modèle jugé supérieur grâce auquel le snob croit dominer les échelons de la hiérarchie sociale. Sur un autre plan, l'idée du snobisme artistique, effleurée dans certains passages du roman, recouvre une prise de conscience, moins explicite que celle de Proust, mais avatagée par ses allures énigmatiques, des limites que devrait s'efforcer de franchir le travail poétique, dans l'oubli des conventions littéraires et des préjugés du public.

## Le collège microcosme

Le snobisme n'a pas vraiment été, dans son sens le plus social, un sujet de préoccupation pour Jünger, ni dans ses romans ni dans ses journaux. Peu d'années avant la rédaction de *Die Zwille*, maints passages de ses journaux intimes rassemblés sous le titre *Siebzig verweht* (*Soixante-dix s'efface*) effleurent pourtant ce sujet. La pensée de Jünger est dominée par les causes, ultimes et premières, de la Création. En stigmatisant dans ces passages les efforts de certains peuples exotiques pour renier les signes apparents de leur race, Jünger condamne en fait leur ignorance de l'équilibre des différences ethniques, métaphore ou reflet du Principe dont il pressent l'existence en amont des formes de la Création. Cette critique se prolonge dans *Die Zwille*, ne serait-ce qu'à travers les exclusions pratiquées par les collégiens sous le regard de Clamor. La prose nuancée de Jünger fait alterner des considérations métaphysiques et des observations concernant le comportement social de personnages très différents, qui ont en commun le même souci d'adopter une apparence, un comportement qui leur donnent l'illusion d'appartenir à ce qu'ils considèrent comme une élite.

Clamor, dans son nouveau lycée, éprouve des affres comparables à celles des êtres qui, en raison de la couche sociale défavorisée dont ils proviennent, sont exclus des sphères supérieures : « Wenn man nicht dazu gehörte, dann war das so ähnlich wie vor der Klassentür. [...] Auch wenn sich die Tür öffnete [...] die Klasse lachte dazu. »<sup>2</sup>Ce rire est l'expression vulgaire de l'autosatisfaction des snobs, puisqu'en effet ce sentiment d'exclusion de Clamor qui ne peut se mêler aux autres est moins dû à sa pudeur naturelle et à ses penchants contemplatifs qu'au code social érigé par ses camarades : « Vielleicht schloß er sich selbst aus, aber er konnte nicht mitmachen. » Je laisserai sans commentaire la phrase qui suit, concernant ces camarades : « Sie tauschten Worte und Gesten, die bestimmten, ob einer dazu gehörte, und durch die sie sich wiederum untereinander abgrenzten. »

Cette attitude est caractéristique du snobisme, tel que Marcel Proust en analyse les mécanismes. Dans la suite de ce passage, les précisions sur le langage des lycéens qui se distinguent en adoptant dans le parler quotidien les subtilités des formes temporelles les plus livresques ou les plus surannées, complètent cette évocation. La gravité de ce snobisme, dont Clamor n'est pas la seule victime, est accrue par l'inconscience de ceux qu'il caractérise : « Offenbach wußten sie nicht einmal, daß sie schön sprachen ». Et tout manquement à leurs règles a pour conséquence un rejet définitif.

Comble du snobisme, un jeune fils de général se permet des manquements à ces règles linguistiques, en introduisant dans son vocabulaire des expressions grossières : « Den anderen schien das zu imponieren, wenngleich nicht übermäßig »<sup>3</sup>... Assez curieusement, cette admiration nuancée s'adresse aussi bien, quelques pages plus loin, aux écarts langagiers de Buz, un cancre fini, « der Dummste in der Klasse », qui est pourtant d'abord présenté par ces mots : « In den Pausen war Buz der Meister »<sup>4</sup>. Ces écarts langagiers, chez ce balourd comme chez le fils de général, ne font que traduire une connaissance éclairée du code en question ; et l'admiration dont ils sont l'objet donne la mesure de l'autosatisfaction des autres jeunes gens, éprouvant sans doute dans cet effet de contraste une sorte d'hommage décalé à leur manière de parler.

Ces coutumes langagières s'accompagnent d'une gestuelle particulière : « Es war eine Sprache für sich, eine Fremdsprache. Die Ausdrücke wechselten, sie hatten, oft nur für Tage, ihre Modezeit. Man mußte auf dem laufenden sein. Dazu Gebräuche : Die Mütze mußte einen Kniff bekommen ; man gab, indem man "Saltus" sagte, lässig zwei Finger statt der Hand »<sup>5</sup>.

Ces détails impliquent le lien du snobisme et du phénomène de la mode, dont Jünger indique le sens néfaste dans *Siebzig verwehrt* comme dans certains passages de son roman *Eine gefährliche Begegnung*. La mode, où l'on peut voir une forme institutionnalisée de snobisme, entraîne un effacement des différences de chaque être ; ses variations expriment un désir de réfection que l'on peut qualifier de sacrificiel.

## Les comportements sociaux

Cet univers du lycée n'est pas différent des images de la société rassemblées dans ce roman. Le snobisme des collégiens génère un climat qui, au-delà des différences apparentes, ressemble à celui qui règne dans le village natal de Clamor, dont les habitants sont agités par la haine et l'envie. Quoi qu'il en soit, cet élargissement sémantique du snobisme prend une forme subtile, dès le début du récit, dans les difficultés de Clamor à adopter les usages de la table, dont il n'a pas pris l'habitude dans son village : « Wie man mit der Gabel umgeht, das hatte Clamor erst hier in der Hauptstadt gelernt »<sup>6</sup>. L'usage citadin de cet ustensile est opposé par Jünger à celui des couteaux de différente taille avec lequel le père défunt de Clamor tranchait le pain et la saucisse : « Das Brotmesser war größer als das, mit dem der Vater von der Wurst und vom Schinken Stücke abschnitt und sie dem Sohn und der Magd zuteilte. Alle drei schnitten dann mit noch kleineren Messern die Bissen zurecht ». On doute de la pure fonctionnalité de ces différences où l'on peut voir, d'après le sens que reçoit le motif de la fourchette dans ce passage, un équivalent paradoxal des rituels observés par les snobs. L'imagination de Jünger, avec une elliptique discrétion, effleure ici le mystère des comportements sociaux.

Abordé dans d'autres passages avec plus de franchise, le snobisme n'est qu'une forme exacerbée et quasi ludique d'une maladie de l'âme dont la raison profonde est énigmatiquement associée au thème paternel, avec les connotations sacrificielles que lui attachent les motifs du couteau et de la saucisse. On peut interpréter dans ce sens le toast qu'un jeune collégien anglais lance à l'occasion d'une innocente beuverie au pensionnat. « Er [...] brachte, ohne eine Miene zu verziehen, den Trinkspruch aus, den er einmal von seinem Vater gehört hatte, als die Tür offen stand »<sup>7</sup>. La valeur expressive de ce toast, hérité du père, est soulignée par ces mots : « als ob er einer Konvention genügt hätte ». Les applaudissements qu'il s'attire sont moins dus au sens humoristique de cette exclamation (un des collégiens est trop cancre pour la comprendre) qu'à l'expression (en anglais) de l'élitisme : « The center of attraction ».

Cet élitisme n'est pas moins impliqué dans le désir du secret qui réunit dans une alcôve ou un cagibi certains collégiens autour de Teo, leur jeune chef : « Was hier im Alkoven und im Kabinett vorgeht, bleibt unter uns. »<sup>8</sup> Cette déclaration de Teo fait suite au privilège exorbitant qu'il accorde au pauvre Clamor, son souffre-douleur, ennobli par la distinction que lui accorde Teo : « Du kannst bei mir Erster Mann werden ». Une véritable cour entoure Teo, qui semble être l'arbitre suprême des comportements des collégiens.

Le rapport de Teo et de ses inférieurs n'est que l'exemple d'une perversion de la société, plus finement illustrée dans le comportement de certains collégiens lors d'un repas. L'un d'eux, surnommé Makakos (Macaque) en raison de ses bouffonneries, dérobe une friandise à l'un de ses camarades, Paulchen, l'ami du jeune Anglais William avec lequel il forme un couple fort chic. On peut hésiter sur le sens de cette phrase qui concerne Clamor, spectateur de la scène : « Er hatte nicht mitgelacht, nicht mitgesungen, und Makakos Zugriff hatte ihn um so mehr erschreckt, als er bis dahin das Benehmen des Beraubten kopiert hatte »<sup>9</sup>. Le rusé Macaque a-t-il imité Paulchen pour tromper sa vigilance ? Ou est-ce plutôt Clamor, toujours en quête d'un modèle, qui a essayé d'adopter les manières raffinées de Paulchen ? Ce dernier n'apparaît pas dans le récit comme un représentant du snobisme des collégiens, mais ses manières aristocratiques évoquent des pratiques sociales qui débordent leur univers. L'intérêt de cet épisode est accru par le lien impalpable entre Makakos et le professeur Zaddeck qui violente, dans tous les sens du terme, le malheureux Paulchen qui finit par se pendre. On sort ici du snobisme, mais c'est pour apprécier, une fois de plus, le mystère qui entoure la violence exercée sur des victimes, une violence aux multiples faces, dont le snobisme serait un avatar culturel.

On peut qualifier d'ingénieux le paradoxe du rapport de Paulchen, probable parangon des jeunes snobs, avec ce Makakos moins favorisé, qui a raison de lui. Le snob ne souffrirait pas moins que celui qu'il exclut, même inconsciemment. La distance spirituelle de Jünger par rapport à ce phénomène se signale encore par la convergence symbolique des détails relatifs aux parents de Paulchen et au père de Makakos. Absents de la scène du récit, ces parents incarnent une contradiction qui serait, aux yeux de certains philosophes contemporains, la clé d'un schéma social dont le rapport du snob et de ses victimes n'est qu'une forme particulière.

## Les modèles culturels

Les collégiens, à commencer par Teo, ont des modèles livresques adaptés au culte de leur propre ego. Une des lectures préférées de Teo, les exploits de « Texas Jack », vaut comme un exemple de la recherche du modèle, inhérente au snobisme, même si le sens immédiat de cette évocation n'est pas en rapport avec cette thématique. Aux victimes de Texas Jack succèdent celles du lance-pierres, dans les opérations punitives menées par Teo avec un art pervers qu'il a appris au Caire, en compagnie de l'amant de sa propre mère. Cette passion étrange des « filatures », exercée par Teo dans la petite ville abritant le collège, implique certaines capacités : « Dabei unterstützte ihn ein erstaunliches Personengedächtnis und das Gespür für soziale Differenzierungen »<sup>10</sup>. Ce flair est la meilleure arme spirituelle du snob. Teo incarne, mieux que le snobisme proprement dit, la force de cette arme. La comparaison de cette occupation : « wie über einer spannenden Lektüre » valide le rapprochement, dans la présente analyse, de ce passage avec le récit des exploits de Texas Jack. La filature est d'ailleurs un apprentissage auquel Teo initie ses camarades, dont le savoir-faire est une marque d'élection, convoitée entre toutes. La violence prédatrice, comme autre nom du snobisme ?

Clamor n'est sans doute pas le meilleur élève de Teo. On peut d'ailleurs apprécier l'effet de contraste entre le dévouement de certains des émules de Teo, ces éclaireurs malveillants, et une pensée de Clamor lors de son arrivée dans la ville, avant qu'il soit impliqué dans les machinations de Teo : « Vielleicht war er der Sohn eines mächtigen Königs, und man hatte ihn als Kundschafter in diese Stadt geschickt »<sup>11</sup>. Cette aristocratie fictive suggère une sorte d'équivalence entre ces prétentions pardonnables et les pratiques de Teo, obscurément liées à la défaillance d'un modèle paternel. Le jeune Teo méprise son père charnel, un pasteur dépouillé de toute aura aux yeux de son fils, et d'autant plus qu'un vicaire intrigant, hébergé par le pasteur, s'est attiré les faveurs de sa femme.

Cette femme a elle-même, depuis son mariage, des comportements extravagants : sa fréquentation nocturne du cimetière où elle errait seule parmi les tombes est sans doute le signe de la névrose révélée par sa certitude de mourir jeune. Mais il s'agit surtout d'une imitation d'une mode de l'époque, imposée par des modèles romanesques. L'équivalent, en quelque sorte, du goût de Teo pour Texas Jack. En effet, le snobisme de cette femme est rendu manifeste par les raisons qui lui font prendre un amant : « Auch die Kronprinzessin von Sachsen war mit einem Musikanten auf und davon »<sup>12</sup>. Certes, cette pensée n'est que celle du pasteur, qui se console ainsi de l'infidélité de sa femme. Mais il est fort probable que cette femme ait pensé de même. Son identification à cette princesse recouvre un désir de faire partie de son monde, pas si fermé aux roturiers ; la princesse elle-même aurait été influencée par une mode, imposée par les héroïnes de romanciers prisés à la cour. Dans les phrases qui suivent, s'opère un déplacement malicieux, non dénué de sens critique, de cette réflexion sur le snobisme : « Hundertunddreißig Jahr früher hätte man sie in den Turm gesperrt. Aber was konnte der Kronprinz dafür? "Willem – so gut wie der in Sachsen König wird, wirst du hier Superintendent." » Avec un humour un peu obscur, le frère du pasteur, directeur de la pension qui accueille Clamor, projette sur ce pasteur un désir de grandeur qui habite plutôt l'esprit dérangé de sa femme.

Le vicaire débauché est moins concerné par la thématique qui nous occupe, même si le terme « polichinelle » que lui applique le pasteur concerne ses probables rodomontades, imitées de quelque avantageux modèle. Mais si le snobisme a partie liée avec les rituels sociaux et avec leur pouvoir unificateur et séparateur, une idée qui obsède ce personnage concerne une forme étrange de rites : « einen Orden gründen, der mit seinen Riten die Gesellschaft durchflocht wie der Stern den Rubin, wie das Moos den Achat »<sup>13</sup>. Cette métaphore se rapporte au pouvoir de la femme : « Die Verwandlung des Adepten, seine Einweihung durch die wissende Frau » ; et cette initiation s'accompagne d'un lot contradictoire d'ivresse et de frustration, évoqué dans des termes qui expriment la valeur culturelle bien plus que sentimentale de ce mystère. Teo est le premier intéressé par cette initiation très proche, dans son esprit et ses enjeux, de l'aventure de la princesse dont sa mère semble avoir suivi les traces. On reste perplexe devant l'implication de l'initiation amoureuse dans une réflexion sur le pouvoir du rite...

Le vicaire est d'ailleurs une représentation de « l'esprit de l'époque », et la situation qu'il engendre aurait peut-être pu être évitée par un des pasteurs à l'ancienne mode (« Einer der Alten hätte die Lage schnell gemeistert »<sup>14</sup>)... Le sens spirituel de ces détails est absent dans maints détails vestimentaires où se révèle le snobisme de ceux qui portent ou font porter à leurs enfants certains vêtements.

## Les atours du snob

Le jeune Anglais du collège porte une tenue singulière : « ein blaues Jackett, das wie für einen Erwachsenen geschnitten war. Mit dem weißen Tuch in der Brusttasche, dem sorgfältig gezogenen Scheitel, der sicheren Miene sah er wie das Modell eines künftigen Diplomaten aus »<sup>15</sup>. Le costume de son ami Paulchen est un condensé de la mode « marine » de l'époque : « Paulchen trug einen gestreiften Matrosenanzug mit breitem Schlips und einem Kragen, der auf die Schultern... ». Mais dans la suite de ce passage qui relate un repas en commun auquel participent ces deux garçons, le contenu des assiettes : « auf jeden Teller kamen eine schwarze und eine helle Wurst »<sup>16</sup> se lit comme une dérision du mythe gémellaire incarné par les deux garçons. On peut d'ailleurs voir un lien entre la valeur sacrificielle de ces détails culinaires et les enjeux de ce snobisme vestimentaire.

La malice de Jünger est plus apparente dans un chapitre où sont évoqués les élèves de première : « Es gab Primaner wie Rudolf Möller, die große Rosinen im Kopfe hatten und sich als Künstler kostümierten, mit Sammetjacke und langer Mähne; die waren für den Stammtisch prädestiniert »<sup>17</sup>. Notons que l'expression « große Rosinen im Kopfe » a déjà été employée par Jünger dans un chapitre antérieur, à propos du père de Buz... Ces pantins sont considérés par Teo lui-même comme un modèle comportemental, une leçon qu'il s'efforce d'adapter à son désir de réussir, grâce à une maîtrise des lieux communs, utilisés pour dominer les autres : « auf die Gemeinplätze einschwingen ».

Le snobisme se mord encore la queue dans la passion du professeur de langues pour ses propres cheveux : « Jedes einzelne Haar war vielmehr in sich geringelt ; es lösten sich weiße und rostige Sprengel ab »<sup>18</sup>. La répétition du pronom « sich » exprime le culte de soi-même, dans le rituel maniaque dont ces cheveux sont l'objet, avec un peigne qui en redouble le symbolisme : « einige Male zog er einen braun und schwarz gesprenkelten Kamm aus der Brusttasche und ließ ihn durch die Frisur gleiten ». Le choix de cet

ustensile, « ungewöhnlich in dieser dürftigen Einrichtung », et le geste théâtral du professeur qui se peigne avec tant de soin, révèlent un désir d'élévation sociale, non dénué d'un sentiment de concurrence ou de rivalité dont les couleurs et la forme du peigne, mais d'abord celle des cheveux eux-mêmes, seraient le symbole muet.

Clamor, qui raffole de la vision de son maître se peignant (« das war jedesmal eine festliche Einlage »), se souvient de ces cheveux dans un épisode éloigné, lorsqu'il est confronté à un commandant, dans la maison dont on l'accuse à tort d'avoir cassé les vitres d'une fenêtre en usant du lance-pierres. À la fascination du peigne succède celle du bout d'ambre de la pipe de cette figure paternelle, tenue par une main ornée d'une chevalière : « Es war das Farbenspiel, das Clamor schon am ersten Schultag an Herrn Bayers Haupthaar aufgefallen war. Schön waren auch die Hand, die das Pfeifenrohr hielt, und der Siegelring, in dessen blauen Stein ein Wappen eingeschnitten war »<sup>19</sup>. Ces détails partagent la valeur expressive du fameux peigne, avec une connotation patriarcale plus marquée. Leur valeur de signe à l'égard du snobisme est soulignée par certaines précisions relatives au décor, à la mode de cette époque. Dans leur apparente simplicité, ces détails énigmatiques circonscrivent l'ambiguïté du snobisme, cette érection de l'ego qui s'accomplit dans une soumission à des conventions passagères. Et l'ironie de Jünger se raffine dans le contraste entre les valeurs fugitives, matérialisées par le décor, et la pérennité dont la bague est l'emblème.

Les soins capillaires du professeur sont plus remarquables, mais pas plus évocateurs que ceux du pasteur lui-même, devenu « Superus ». « Den Superus zierte ein Backenbart, wie ihn der alte Kaiser getragen hatte ; die Haare standen wellig ab »<sup>20</sup>. Si la barbe imite celle de l'empereur Wilhelm, ces cheveux fous évoquent plutôt ceux du fils de cet empereur, Friederich, mort la même année que son père : « Das war der Unterschied zwischen Wilhelm und Friederich ». Cette identification qui semble avoir coïncidé avec le nouveau statut du pasteur, confine au snobisme ; on suppose d'ailleurs qu'il n'est pas le seul à avoir adopté cette apparence. Mais surtout, l'imitation simultanée des caractéristiques capillaires de l'empereur et de son fils, révèle une division de l'être, qui serait à l'origine de toutes les formes du snobisme. L'imagination de Jünger, dans bien des passages de ce roman, sonde la nature de cette division.

À la suite de ce passage, le mimétisme du Superus est l'objet d'une surenchère purement subjective dans l'esprit de Clamor, fasciné par la ressemblance du Superus avec le masquedieu roi Atrée, dont le Superus exhibe une photo à l'occasion d'un cours sur la guerre de Troie : « Einmal, beim Unterricht über den Trojanischen Krieg, war er auf Schliemann gekommen, den er verehrte, und hatte Bilder dazu gezeigt, darunter die Goldmaske des Königs Atreus aus dem Athener Museum »<sup>21</sup>. Si l'idée du snobisme se perd, la dualité violente qui lui est consubstantielle se voit projetée dans ces évocations associées de la mythologie et de l'histoire légendaire de la Grèce : une des cibles majeures du snobisme culturel de l'Allemagne de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Le rôle de l'Allemagne dans cette « réappropriation » culturelle est bien connu<sup>22</sup>.

Au paroxysme de sa souffrance de mari trompé, le Superus rejette ses propres modèles, en songeant à quelque compagne, « eine Friederike oder Wilhelmine »<sup>23</sup>, qui aurait mieux valu que sa Sybille d'épouse. Ces deux prénoms sont les formes féminisées de ceux de l'empereur Wilhelm et de son fils, autre modèle capillaire du Superus, tous deux morts en 1888. On peut qualifier de proustien le contenu de cette leçon, qui s'enrichit dans ce récit par le thème filé de la falsification, envisagée dans des domaines aussi variés que le thème monétaire et celui de la mythomanie.

## L'art, comme forme de snobisme

Un peu comme Proust, mais avec des moyens plus elliptiques, Jünger recadre la question du snobisme dans une réflexion très raffinée, même si elle semble éparse, sur la difficulté d'être vraiment soi. Clamor au lycée se console de sa situation : « Das Schlimmste war wohl, wenn man sich als Wolf aufspielte »<sup>24</sup>. Plus loin, les conseils que Teo donne à Clamor expriment une conscience aiguë de la faiblesse mentale qui consiste à n'accepter des autres, parmi les images qu'ils donnent d'eux-mêmes, que celle qui flatte l'imagination de celui à qui elle est proposée. Et dans ces phrases prononcées par Teo, l'exemple du peintre : « so ist auch Maler mehr als Kunstmaler »<sup>25</sup> suggère l'implication de l'art dans un questionnement qui, au-delà du snobisme, intéresse l'authenticité de l'être, problème crucial pour les artistes.

L'évocation du séjour de Teo au Caire nous vaut un long passage concernant le thème pictural. Les œuvres d'un peintre âgé, dont la nationalité est incertaine, sont mises au rancard dans les réserves des musées. Il s'agit de toiles orientalistes, genre passé de mode à l'époque des faits rapportés. Le snobisme artistique occidental, avec ses canons au pouvoir irradiant, se déplace déjà dans la passion de la photographie. Mais les modèles des photographes parisiens, ces beautés maldives, sont déconsidérés par le peintre qui, devenu lui-même photographe, se désole de l'engouement des artistes musulmans pour ce type de beauté frelatée. Le snobisme dont témoigne ce goût est la contrepartie de celui qui s'est prononcé dans la faveur et dans la défaveur des peintures orientalistes.

L'esprit secret de ces penchants trouve une sorte de symbole dans les effets violents, subis par Clamor, de sa mauvaise manière de tenir sa fronde : « er hatte gestern abend beim zweiten Scharfschießen auf Zaddecks Fenster die Zwillie schief gehalten und die Antwort der Symmetrie verspürt »<sup>26</sup>. Le lance-pierres, avec sa structure à deux branches, longuement décrite dans le chapitre médian du récit composé de trois parties rigoureusement symétriques, est un symbole éminemment ambigu d'une certaine idée de l'harmonie. J'ai montré ailleurs que Jünger, en divers passages de ce roman, comme dans maintes pages de *Siebzig verweht*, questionne l'ambiguïté de cette notion, jamais pure de la violence duelle qui se dépasse en elle. On peut se risquer à voir dans la blessure infligée à Clamor par le lance-pierres un avertissement qui, avant d'intéresser son devenir artistique, concerne les risques encourus par une dépossession de soi, une lâche soumission à la dualité la plus néfaste...

La structure du lance-pierres, tel qu'il est décrit au chapitre médian, n'en matérialise pas moins le pouvoir subjuguant des principes de l'art universel, dont l'aura vacille à notre époque. Le snobisme dont Clamor est la victime serait encore un reflet de celui qui se manifeste dans le culte aveugle de ces principes, sans la moindre notion de leur valeur spirituelle. Cette valeur se perd en effet pour nos yeux, notamment dans les œuvres d'art où le règne de la symétrie ne révèle que les tensions dualistes qui animent notre système de pensée. Le goût du chaos, dans l'art moderne, est encore une manière de nier cette valeur...

L'ambiguïté de la symétrie, qui manifeste aussi bien l'Esprit que sa négation, est justement soulignée par Jünger à propos des goûts de Clamor lors des cours de dessin. Le partage de Clamor entre son horreur de la symétrie et sa perception instinctive du mystère spirituel qu'elle manifeste, est déjà une victoire sur le plus impardonnable de

tous les snobismes, celui de la mode intellectuelle qui renie l'existence de ce mystère. Cette mode aujourd'hui, comme en 1973 (date de parution de *Die Zwille*), est si répandue qu'elle n'est plus reconnaissable comme telle ; c'est sans doute pourquoi Jünger a situé l'action de son récit à une période charnière, où ce qui reste de l'Esprit s'incarne dans l'errance d'un très jeune homme, imperméable ou peu s'en faut aux activités qui provoquent un effet d'émulation parmi ses camarades.

---

## NOTES

1. J'ai fait ce rapprochement dans mon ouvrage *Jünger et ses dieux*, Orizons, 2010, où un long chapitre est consacré au Lance-pierres.
2. Ernst Jünger : *Die Zwille*, in *Sämtliche Werke. Erzählende Schriften IV*, Band 18, Stuttgart : Klett-Cotta, 1983, p. 22. (Ce roman a été traduit en français par Henri Plard, Paris : La Table Ronde, 1974.)
3. *Ibid.*, p. 23.
4. *Ibid.*, p. 25, 26.
5. *Ibid.*, p. 24.
6. *Ibid.*
7. *Ibid.*, p. 99.
8. *Ibid.*, p. 114.
9. *Ibid.*, p. 103.
10. *Ibid.*, p. 33.
11. *Ibid.*, p. 52.
12. *Ibid.*, p. 72.
13. *Ibid.*, p. 178.
14. *Ibid.*, p. 63.
15. *Ibid.*, p. 96.
16. *Ibid.*, p. 97.
17. *Ibid.*, p. 199.
18. *Ibid.*, p. 28.
19. *Ibid.*, p. 255.
20. *Ibid.*, p. 54.
21. *Ibid.*, p. 54.
22. Voir l'introduction d'Anne Lagny au numéro 45/2009 de *Germanica : La référence à l'antique dans la pensée, la littérature et les arts dans les pays germanophones au XX<sup>e</sup> siècle*.
23. Ernst Jünger : *Die Zwille*, *op. cit.*, p. 84.
24. *Ibid.*, p. 156.
25. *Ibid.*, p. 117.
26. *Ibid.*, p. 252.

---

## INDEX

**oeuvre citée** Die Zwille, Le Lance-pierres

## AUTEURS

### **MICHEL AROUIMI**

Univ. Lille Nord de France, F-59000 Lille, France

ULCO, HLLI, F-62200 Boulogne-sur-Mer, France

Université du Littoral Côte d'Opale